aucune part à la guerre des Grecs et des Troyens, à cause des dissentiments qui existaient entre lui et Priam, mais combattit ensuite d'après les ordres d'Apollon, et devint l'âme de la résistance. Achille même reconnaissait en lui un digne rival. Ces traditions primitives ne le représentent pas comme émigrant sur une terre étrangère après la victoire des Grecs; mais, au contraire, accomplissant les oracles et régnant sur les Troyens après la destruction de la famille de Priam. D'après les traditions qui ont servi de base à la composition de l'*Enéide*, Enée, fils d'Anchise, élevé par Chiron, épousa Créuse, fille de Priam et d'Hécube, et combattit vaillamment pour sa patrie.

Virgile, dans son admirable récit de la ruine de Troie, nous montre Vénus apparaissant à son fils au moment suprême, pour lui représenter l'inutilité de la résistance et l'engager à se soustraire au danger avec sa famille. Enée charge alors sur ses épaules son vieux père Anchise, qui tient les images des dieux paternels, prend son fils Ascagne par la main, et, suivi de Créuse, s'achemine vers une des portes de la ville. Mais, dans cette fuite précipitée, au milieu d'une nuit épaisse et d'une multitude en désordre, il est séparé de sa femme, qu'il cherche inutilement. Bientôt l'ombre de Créuse lui apparaît, et il apprend d'elle-même que Cybèle, la mère des dieux, l'a enlevée du séjour des vivants pour l'arracher à l'esclavage qui l'attendait chez les Grecs. Après avoir ainsi consolé son époux, Créuse lui révèle les destinées qui lui sont réservées en Italie.

Cette circonstance de la disparition de Créuse ne figure pas dans le tableau qu'Ovide a également tracé de la ruine de Troie :

Le ciel, qui d'Ilion renversa la puissance,
Veut de ses murs détruits relever l'espérance.
Enée échappe aux Grecs, et, transfuge pieux,
Emporte sur son dos et son père et ses dieux,
Fardeau cher et sacré, religieuse proie,
Seul butin qu'il préfère aux richesses de Troie.
Suivi du jeune Ascagne, il va chercher ailleurs
L'espoir d'un autre empire et des destins meilleurs.
Il fuit ces bords affreux qu'un meurtre déshonore,
Ce rivage encor teint du sang de Polydore,
Et, par un vent propice emporté sur les flots,
Aborde avec les siens aux remparts de Délos.

Enée se retira d'abord sur le mont Ida, où un certain nombre de guerriers troyens vint se ranger autour de lui pour essayer de défendre encore la nationalité troyenne. Une capitulation faite avec les Grecs l'obligea à abandonner la Troade, et il mit à la voile avec les siens pour aller chercher un nouvel établissement. Après une longue et aventureuse navigation, pendant laquelle il avait été jeté sur la côte de Carthage, où l'amour de Didon ne put le fixer (la chronologie ne permet pas d'ajouter foi à cet épisode), il aborda en Italie, dans le Latium, reçut des terres du roi Latinus, dont il épousa la fille Lavinie, fonda la ville de Lavinium, combattit son rival Turnus, roi des Rutules, le tua dans le combat et se donna lui-même la mort en se précipitant dans le fleuve Numicius. Son âme fut enlevée au ciel, et on l'adora sous le nom de *Jupiter indiges* (qui est du pays, qu'on adore dans le pays). Ce fait d'une colonie troyenne dans le Latium était une tradition constante chez les Romains; mais le nombre de ces étrangers était fort petit, et Niebuhr pense que Latinus leur donna 700 arpents de terre, parce qu'ils étaient 100, et que la mesure plébéienne était, dès lors, de 7 arpents. Il remarque aussi que, suivant les plus anciennes versions romaines, ils ne composaient que l'équipage d'un seul vaisseau. Il existait dans l'antiquité une infinité d'autres traditions sur les voyages et les aventures du même personnage.

Deux circonstances de la vie d'Enée ont surtout marqué dans les traditions et les souvenirs littéraires, et sont devenues une double source d'allusions pour les écrivains : *Enée emportant son père Anchise sur son dos*, et *Enée perdant sa femme Créuse pendant sa fuite à travers les rues de Troie.* Les allusions à cette perte sont le plus souvent ironiques, et il n'a pas manqué d'écrivains railleurs pour insinuer qu'Enée avait très-habilement profité de cette occasion pour se débarrasser de sa femme. Ce commentaire quelque peu impertinent ne doit pas, du moins, être mis à la charge de Virgile, qui affirme positivement qu'Enée, déjà sorti de la ville en flammes, y rentra dès qu'il se fut aperçu que Créuse était restée en arrière. Là, au risque de voir les Grecs accourir à sa voix et l'accabler, il eut la hardiesse d'appeler à grands cris Créuse, et à plusieurs reprises : *Iterumque iterumque vocavi.* Il faudrait être bien difficile pour demander quelque chose de plus. Nous serions plutôt porté à incriminer Créuse. Que ne suivait-elle exactement les pas de son mari, qui n'en pouvait mais, ayant déjà son père sur son dos et son fils à la main? Quoi qu'il en soit, aux cris d'Enée l'ombre de Créuse accourut et chercha à consoler son époux en lui prophétisant, sans la moindre jalousie, son prochain mariage avec la fille d'un roi, la belle Lavinie. Voilà ce qui, nous osons le croire, disculpe entièrement Enée.

Les exemples suivants indiqueront suffisamment dans quel sens peuvent se produire les allusions aux deux circonstances que nous venons de mentionner :

« Nous arrivâmes enfin au bord de la mer, sur une plage où elle a si peu de profondeur qu'elle n'est pas même accessible aux barques les plus légères. Il fallut, en conséquence, nous laisser porter jusqu'à l'embarcation qui nous attendait, et sortir de France comme *Anchise sortit de Troie*, mais non pas toutefois *sur le dos d'un fils de Vénus.* »

V. Arnault.

« Les uns gagnent la rue, les autres le jardin; chacun cherche son salut dans la fuite, et le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre *Enée, sans s'embarrasser de sa femme.* »

Le Sage.

« Allez, allez, chevaliers errants des princesses perdues, comme la *femme d'Enée*, dans la bagarre des trônes qui s'écroulent et qui brûlent; conspirez tant qu'il vous plaira; promenez dans les ténèbres vos faces blêmes que la peur agite, et signalez au pays les conjurations de l'Elysée pour masquer les vôtres! Personne ne se méprend sur vos projets, et personne ne les redoute. »

Granier de Cassagnac.

. . . . Où voulais-je en venir?
Je ne sais vraiment pas comment je vais finir.
Je suis comme *Enéas portant son père Anchise.*
Enéas s'essoufflait et marchait à grands pas.
Sa femme à chaque instant demeurait en arrière.
« Créuse, disait-il, pourquoi ne viens-tu pas? »
. . . .
Anchise est mon poëme, et ma femme *Créuse*,
Qui va toujours traînant en chemin, c'est ma muse.
Elle s'en va là-bas quand je la crois ici.
Une pierre l'arrête, un papillon l'amuse.
Quand arriverons-nous si nous marchons ainsi?

A. de Musset.

— Iconogr. Indépendamment des compositions qui accompagnent et illustrent différentes éditions du poëme de Virgile, l'art a produit une foule de tableaux, de bas-reliefs, de statues, d'estampes isolées, dans lesquels Enée joue le principal rôle. Parmi les peintures antiques encore existantes, il nous suffira de mentionner deux morceaux du musée des Etudes, à Naples : l'une représente Enée et Didon couchés à terre et qui s'embrassent, tandis qu'une jeune fille, debout près d'eux, joue de la lyre; l'autre, caricature célèbre, nous montre Enée fuyant avec son père Anchise sur l'épaule et son fils Ascagne dans la main. Dans cette dernière composition, les personnages ont des têtes de chien. Le musée Napoléon III possède quatre petits panneaux attribués à un artiste de l'école de Sienne, de la fin du XIVe siècle, et dans lesquels on a cru reconnaître : *Enée et Didon, à cheval, visitant Carthage, Didon accueillant Enée et ses compagnons, Didon recevant une supplique de quatre personnages agenouillés, Didon se poignardant sur le bûcher.* Dans cette dernière scène, les sujets seraient impossibles à désigner : les figures y sont habillées à la mode du XIVe siècle.

Un artiste génois qui florissait vers la fin du XVIe siècle, Bernardo Castello, ami du Tasse, a peint à fresque diverses aventures d'Enée dans une salle du palais Centurione, à Gênes. Gérard de Lairesse a gravé une composition représentant *Enée retenu par son épouse au moment d'aller au combat*, et une suite de six petites pièces où sont retracées les *Amours d'Enée et de Didon.* Un épisode fréquemment représenté est *Enée sauvant son père Anchise;* nous citerons sur ce sujet : une composition de Raphaël, gravée par le Maître au Dé, par Hugo da Carpi, par E. Kirkall, par Caraglio, etc.; une composition de Schiavone, gravée par C. Lauwers et Q. Boel; une estampe d'Adamo Ghisi; un tableau du Tintoret, gravé par Richard Earlom; une composition d'Ant. Coypel, gravée par L. Desplaces; un groupe de marbre, sculpté par le Bernin, à l'âge de quinze ans, et qui se trouve aujourd'hui à la villa Borghèse; un tableau de L. Spada (Louvre) qui a été attribué au Dominiquin, et gravé par L. Jacob, par Outkine, par Réveil, etc.; un tableau de P. Schubruck (1605), au musée du Belvédère, à Vienne; un groupe par A. Lepautre, dans le jardin des Tuileries; un tableau de Carle Vanloo, au Louvre; un tableau de G. van Eeckhout, au musée de Munich; une peinture de Rubens, etc.

L'*Embarquement d'Enée après la prise de Troie* a été peint par Claude Lorrain et par un artiste flamand dont le tableau, appartenant au Louvre (nº 617), a été attribué à Van Dyck. Claude Lorrain a représenté en outre : *Enée et son père visitant Hélène à Delphes, Didon faisant visiter à Enée le port de Carthage, Enée chassant le cerf sur la côte de Libye* (musée de Bruxelles), *Vénus apparaissant à Enée pour lui reprocher d'avoir tué son cerf, Enée abordant au rivage du Latium* (collection du marquis de Radnor), le *Débarquement d'Enée* (nº 14 du Livre de Vérité), *Enée s'approchant d'un temple du Latium* (nº 80 du Livre de Vérité), *Enée conduit par la sibylle de Cumes, Enée rencontrant Vénus déguisée en chasseresse* (nº 94 du Livre de Vérité), etc. Ces compositions, dont plusieurs ont été répétées avec des changements par Claude, offrent toutes, pour fond, d'admirables paysages ou des ports de mer bordés d'édifices d'une riche architecture.

Pierino del Vaga avait peint dans une salle du palais Doria, à Gênes, le *Naufrage de la flotte d'Enée*, ouvrage qui a malheureusement péri, mais dont Soprani nous a laissé une description enthousiaste : la fureur de la tempête, l'épouvante des Troyens y étaient admirablement rendues. Un tableau de Steenwyck, qui est à la National Gallery, nous montre *Enée se présentant à Didon;* l'architecture, qu'excellait à peindre Steenwyck, occupe la plus grande place dans cette composition. Giaquinto a peint le *Départ d'Enée et de Didon pour la chasse* (musée de Naples); le Cortone, la *Rencontre d'Enée et de Didon à la chasse* (musée du Louvre, nº 79); Poussin, *Didon et Enée cherchant un refuge pendant l'orage* (National Gallery); un artiste de l'école de Rubens, *Didon et Enée se réfugiant dans la grotte* (musée de Madrid); Annibal Carrache, les *Amours d'Enée et de Didon* (peinture de la galerie Farnèse, où quelques auteurs crurent reconnaître *Vénus et Anchise*); Pierre Guérin, *Enée racontant à Didon les malheurs de Troie* (musée du Louvre); Turner, *Didon et Enée quittant Carthage* (National Gallery); Martin Freminet, *Mercure ordonnant à Enée d'abandonner Didon* (Louvre); le Cortone, le même sujet (musée de Dresde); G.-M. Butteri, le *Débarquement d'Enée en Italie* (musée des Offices); R. La Fage, *Enée conduit par la sibylle au lac d'Averne* (gravé par C. Bianchi); Turner, le même sujet (National Gallery); J. Breughel, *Enée combattant aux Enfers les Furies et les Ombres* (musée du Belvédère, à Vienne); Fr. Perrier, *Enée et ses guerriers poursuivant les Harpies* (Louvre); Rubens, *Enée voyant son père aux Enfers*, Michel Corneille, *Enée sacrifiant aux mânes d'Anchise* (autrefois dans la galerie Fesch); V. Fischer, *Enée reconnaissant Vénus sa mère;* J.-C.-N. Perrin, *Vénus faisant panser la blessure d'Enée* (Louvre); Romanelli, *Vénus versant le dictame sur la blessure d'Enée* (Louvre), etc. V. Didon, Vénus.

Énée portant son père Anchise, tableau de L. Spada, au Louvre (nº 409). Le vieil Anchise, accablé par la douleur, s'est assis sur les épaules de son fils, et reçoit des mains de la triste Créuse ses dieux pénates sauvés de l'incendie de Troie; il est enveloppé d'un manteau qui laisse à découvert les jambes et les épaules, et dont un pan est ramené, en forme de capuchon, sur le haut de la tête. Enée, vu jusqu'aux genoux seulement, est revêtu de son armure, par-dessus laquelle est jetée une peau de bête fauve; il lève les yeux vers le vieillard et semble attendre ses ordres; le petit Ascagne, la main appuyée sur celle de son père, montre du doigt la *route sombre* que Vénus leur a prescrit de suivre. Cette toile, apportée de Rome par le maréchal de Créqui, en 1634, fut achetée, en 1638, par le cardinal de Richelieu, qui la laissa à Louis XIII, comme étant un ouvrage précieux de Louis Carrache, sous le nom duquel elle avait, d'ailleurs, été vendue à Rome au maréchal; mais on reconnut qu'elle ne pouvait pas être de ce maître et on l'attribua au Dominiquin, attribution qui a été maintenue pendant longtemps et consacrée par les gravures que Gérard Audran, Outkine, L. Jacob, Landon, Réveil, etc., ont faites de ce tableau. En l'attribuant depuis à Leonello Spada, on s'est fondé principalement sur les analogies d'exécution que cette peinture présente avec le *Concert*, inscrit dans le catalogue du Louvre sous le nº 410; mais ce *Concert* lui-même a passé pendant longtemps pour un ouvrage du Dominiquin et a été gravé comme tel. L'un et l'autre tableau sont dignes, du reste, de ce dernier maître. Les quatre figures de celui qui nous occupe sont parfaitement groupées, très-vraies d'attitude, très-belles d'expression. La sollicitude qui se peint dans les regards d'Enée, l'abattement d'Anchise, la profonde tristesse de Créuse, l'émotion naïve d'Ascagne sont admirablement rendus. Créuse, vue de profil, au second plan, est enveloppée de draperies bleu pâle et blanc grisâtre; elle semble déjà appartenir au royaume des ombres.

Énée portant son père Anchise, tableau de Carle Vanloo, au Louvre (nº 328). Enée s'éloigne de sa maison, emportant son père sur ses épaules et suivi de son fils Ascagne, qui tient le vieillard par un pan de son vêtement. Derrière ce groupe marche Créuse, portant ses dieux pénates. Dans le fond brillent les flammes rougeâtres qui dévorent la ville de Troie. Cette peinture, qui est regardée comme une des meilleures de Carle Vanloo, fut exécutée en Italie, en 1729; elle obtint un grand succès en France et fut acquise par M. La Live de Jully; à la vente de la collection de ce dernier, elle fut payée 2,000 livres par Louis-Michel Vanloo, et, après la mort de celui-ci, le prince de Conti s'en rendit acquéreur au prix de 4,020 livres; enfin, à la vente du prince de Conti, en 1777, elle fut achetée pour le compte du roi, moyennant 7,225 livres. Elle a été gravée par N.-G. Dupuis.

Énée racontant à Didon les malheurs de Troie, tableau de Pierre Guérin, au Louvre (nº 281). Le prince troyen, assis sur un lit de repos, fait à Didon, couchée en face de lui, le récit de la chute de Troie...

Infandum, regina, jubes renovare dolorem.

Didon témoigne par la douceur de son regard l'intérêt qu'elle prend au narrateur; mais Enée, absorbé par la douleur que réveille en lui le souvenir des malheurs de sa patrie, ne s'aperçoit pas de l'impression qu'il produit sur le cœur de la reine. L'Amour est là pour attiser le feu; il a pris les traits d'Ascagne et s'est placé auprès de Didon, qui lui abandonne son bras et le presse contre elle, comme pour mieux exprimer la sympathie qu'elle ressent pour le père; le petit dieu malin sourit à ces caresses et retire du doigt de la reine l'anneau conjugal de Sichée. Anne, sœur de Didon, appuyée derrière celle-ci, regarde le faux Ascagne, mais elle paraît elle-même trop émue du récit d'Enée pour deviner le stratagème de Cupidon. De la terrasse où ces divers personnages sont groupés, on aperçoit, au fond, la mer, un promontoire et la ville naissante de Carthage; en avant s'élève un temple de Neptune, orné d'une statue de ce dieu.

Ce tableau, signé et daté de 1813, fut exposé au Salon de 1817, et acquis par le roi, en 1818, pour la somme de 24,000 francs. Il a été gravé au burin par Forster, au trait par Réveil, etc. L'admiration qu'il a excitée autrefois s'est bien refroidie : s'il passait aujourd'hui en vente publique, il ne trouverait peut-être pas acheteur à 6,000 francs.

Énée et Lavinie, tragédie-opéra en cinq actes, par Fontenelle, deux fois mise en musique, en 1690 par Colasse, en 1758 par d'Auvergne. En voici l'analyse en vers quasi burlesques, attribuée à de Saint-Gilles.

Venez voir l'opéra d'*Enée;*
Hâtez-vous pour vous bien placer;
Mais déjà la toile est levée :
Silence, je vais commencer.

PROLOGUE.

La félicité se partage
Entre les hommes et les dieux;
Encelade, avec son bagage,
Trébuche en attaquant les cieux.

ACTE PREMIER.

L'ingrat déserteur de Carthage,
Rebut de l'orage et des flots,
Par un troisième mariage
Veut s'assurer un long repos.

L'infante a beaucoup de tendresse,
Mais elle n'en fait pas semblant.
Le Troyen laisse sa maîtresse,
Pour causer avec sa maman.

O Vénus, ô maman mignonne!
Montrez que je vous dois le jour :
Faites qu'on aime en ma personne
Le petit frère de l'Amour.

Le roi veut devenir grand-père,
Et la paix lui semble un grand bien.
Turnus n'a pour lui que la mère;
Latinus aime le Troyen.

On ferme, pour la paix prochaine,
Le temple habité par Janus.
Junon brise tout, et la reine
Se réjouit avec Turnus.

SECOND ACTE.

Dans un bocage qu'on révère,
La princesse vient soupirer;
Le roi vient consulter son père,
Qui daigne souvent l'éclairer.

La fortune est toujours volage,
La haine n'est pas sans retour;
De longs malheurs sont le présage
Des biens qui viennent à leur tour.

Turnus prétend que Lavinie
A son gré choisisse un époux;
La jeune princesse est ravie
Et cède aux transports les plus doux.

Au sortir d'un affreux nuage,
Didon l'arrête et lui fait peur;
Mais bientôt elle prend courage;
L'ingrat Troyen lui fait honneur.

Il vient, et dit, transporté d'aise :
« Princesse, que je suis content!
— Tout beau, seigneur, ne vous déplaise,
Turnus doit, du moins, l'être autant. »

Quel coup mortel, quelle réponse!
« Junon, ce sont là de tes coups.
Ah! ciel, faut-il que je renonce
A l'espoir d'un hymen si doux? »

ACTE TROISIÈME.

Turnus querelle la princesse,
Parce que ses vœux sont flottants;
Elle demande avec adresse
Qu'on lui donne un peu plus de temps.

« Souffrez avec moins de colère
Que je ne précipite rien;
Dans le grand choix que je dois faire,
Il n'y va pas peu pour le mien.

— Je vous aimai dès votre enfance;
Je suis votre cousin germain.
— Mon cousin, sans une dispense,
Je ne puis vous donner la main. »

La princesse souffre avec peine
Que l'on médise du Troyen;
Et, quoi qu'ait dit l'ombre africaine,
Enée est un homme de bien.

Turnus est pourtant plus sincère,
Il sait aimer comme Amadis;
Mais il ignore l'art de plaire,
Que Vénus enseigne à son fils.

Quelles sont ces voix éclatantes?
Que veut dire ce bruit confus?
La reine conduit les bacchantes;
On célèbre aujourd'hui Bacchus.

Dans cette bachique cohue,
On forme un projet inhumain.
La princesse est trop retenue;
La reine veut la mettre en train.

Que ferez-vous, pauvre princesse?
Il faut hurler avec les loups.
La reine, Bacchus, tout vous presse
De choisir Turnus pour époux.

ACTE QUATRIÈME.

Le Troyen, que ce choix assomme,
La réduit à s'en excuser;
Turnus accepte, en galant homme,
Le combat qu'il peut refuser.

Dans une coquille dorée
On voit la déesse d'amour;
Elle est brillante, elle est parée
Et plus belle que le beau jour.

« Comment vous portez-vous, ma mère?
Vous négligez bien vos enfants;
Quel destin, quelle loi sévère
Loin de moi vous tient si longtemps?

— Mon fils, connais mieux ma tendresse :
Lavinie est folle de toi;
Mais le cœur de cette princesse
Est un don que tu tiens de moi.

Item, Turnus porte une hache
Teinte dans le lac souterrain;
Mais je t'apporte une rondache
Qu'a fait pour toi le bon Vulcain. »

ACTE CINQUIÈME.

Sur un présage assez frivole,
La reine rend grâce au destin :
Turnus meurt, Junon s'en console;
Les Troyens vont parler latin.

ÉNÉE ou **ÆNEAS le Tacticien**, également désigné sous le nom d'**Æneas de Stymphalie**, général des Arcadiens, né à Stymphalie (Arcadie), vivait au IVe siècle av. J.-C. Il avait écrit sur la tactique militaire un grand traité, qui fut, dit-on, abrégé par Cinéas, favori de Pyrrhus, sous le titre de la *Tactique et le siége des villes*, et qui nous est resté sous cette dernière forme. La première édition de cet abrégé, d'un grand intérêt au point de vue de l'archéologie grecque, a été publiée par Isaac Casaubon, à la suite des œuvres de Polybe (Paris, 1609, in-fol.). Il a été réédité dans divers recueils. Beausobre en a donné une traduction française (Paris, 1757, in-4º).

ÉNÉE DE GAZA, en latin **Æneas Gazæus**, philosophe chrétien, qui vivait à Gaza (Palestine) vers la fin du Ve siècle. On ne sait rien de sa vie. Il a laissé un dialogue sur l'immortalité de l'âme, intitulé *Théophraste*, qui a été publié en latin (Bâle, 1516), et en grec (Zurich, 1559). On a aussi de lui vingt-cinq *Lettres* grecques, publiées dans la collection des *Epîtres grecques d'Alde Manuce* (Venise).

ÉNÉE, évêque et théologien français, mort en 870. Il fut sacré, en 853, évêque de Paris, assista à de nombreux conciles, de 857 à 870, et joua un grand rôle dans les conseils de Charles le Chauve, dont il était notaire avant d'être évêque. On a de lui un traité contre Photius et le schisme grec, publié dans le *Spicilegium* de L. d'Achery. Outre cet ouvrage, qui manque d'ordre et de méthode, et qui n'est qu'un tissu de citations, on a de lui une *charte* et une *lettre*, adressée à Hincmar, archevêque de Reims.

ÉNÉE ou **ÆNEAS SYLVIUS**, pape. V. Pie II.

ÉNÉIDE s. m. (é-né-i-de). Entom. Genre de lépidoptères voisins des argynnes, dont les espèces peu nombreuses habitent l'Amérique du Sud.

Énéide (l'), poëme épique en douze chants, par Virgile, qui entreprit ce grand ouvrage à la prière d'Auguste. Il y travailla plus de douze ans et mourut sans avoir pu y mettre la dernière main. Obéissant à une modestie exagérée, il ordonna à ses exécuteurs testamentaires de brûler le manuscrit. Ainsi faillit être anéanti ce poëme, qui avait fait les délices de la cour d'Auguste. Cette épopée fut saluée, à son apparition, par un cri universel d'enthousiasme et d'admiration. Properce, par amour-propre national, la plaçait au-dessus de l'*Iliade* et s'écriait :

Nescio quid majus nascitur Iliade.

Stace terminait la *Thébaïde* en s'adressant ainsi à son poëme : « Ne tente point d'atteindre la divine *Enéide*, mais suis-la de loin, et adore toujours ses traces. » A côté de ces éloges, il est une appréciation tout à fait critique, c'est le jugement de Quintilien : « De même qu'Homère chez les Grecs, de même chez nous Virgile doit figurer en tête et a des titres vraiment sacrés. C'est, de tous les poëtes de ce genre, grecs ou romains, celui qui se rapproche, sans contredit, le plus d'Homère. Je rapporterai ici les propres termes que, dans ma jeunesse, j'ai recueillis de la bouche d'Afer Domitius. Je lui demandais quel poëte, selon lui, était le plus voisin d'Homère : « Virgile, me dit-il, est le second, mais plus proche du premier rang que du troisième. » Et en effet, si notre poëte le cède à cette nature céleste et immortelle, du moins il y a chez lui plus de soin et de diligence, ne fût-ce que parce qu'il lui a fallu travailler davantage; et toute la supériorité qu'a son rival du côté des qualités sublimes, peut-être Virgile la compense-t-il par l'égalité de sa perfection. »

L'*Enéide* a de graves défauts; d'abord le poëme est inachevé, et les critiques s'accordent à trouver l'action mal conduite et languissante. Les six premiers livres seuls, reflets plus immédiats de l'*Iliade*, sont admirables de tous points. Le héros, le pieux Enée, si parfaitement irrépréhensible d'un bout à l'autre, ne laisse pas d'être un peu ennuyeux, et rien ne constate mieux la justesse de cette remarque d'Aristote, que les caractères imparfaits en morale sont les meilleurs en poésie. Combien Achille, avec ses emportements passionnés, est plus intéressant que le sage et dévot fondateur de Rome!

La fable de l'*Enéide* est trop connue pour que nous l'analysions en détail; nous nous contenterons d'en dessiner les grandes lignes. L'idée première du poëte est de chanter les origines nationales, la colonisation grecque faisant irruption en Italie; à cette idée, un peu archéologique, le poëte joignit une préoccupation moins lointaine, contemporaine pour ainsi dire, et qui n'apparaît que sous forme d'allusion : il chanta l'unité du monde romain, l'univers pacifié, après les longues et terribles luttes de la république; l'empire d'Auguste, c'est le règne de paix prédit par les destins. Il faut le dire, cette idée patriotique était le cri unanime de Rome et des provinces, succombant aux excès et aux maux dont les factions les avaient si longtemps accablées.

Le héros de Virgile n'est point un Achille : c'est un prince législateur et pacifique; c'est Auguste, dépouillant le caractère de l'odieux Octave et fermant le temple de Janus. Enée, que suivent quelques compagnons d'infortune, est poussé avec sa flotte sur la côte d'Afrique. Cette horrible tempête, qui a failli engloutir ses vaisseaux errant de mer en mer depuis sept ans, cette tempête s'apaise. Les Troyens débarquent sur la plage; Vénus accueille leur chef (qui est son fils) et le conduit chez Didon, reine de Carthage. Une fête, donnée aux fugitifs, devient le prélude du sublime récit de l'embrasement de Pergame. L'Amour prend les traits du jeune Ascagne et s'assied sur les genoux de Didon, qu'il enflamme d'une vive et profonde passion pour le prince troyen. A ce tableau splendide succède la description des jeux funèbres, qui occupe tout le cinquième livre, puis la descente d'Enée aux Enfers. Didon n'a pu retenir le héros troyen, qui, sur l'ordre des dieux, s'éloigne de la terre libyque; désespérée de cet abandon, elle a cherché une trêve à sa souffrance dans une mort volontaire. Arrivé en Italie, Enée demande au roi Latinus la main de sa fille Lavinie; mais cette princesse a été promise à Turnus, roi des Rutules. Les Troyens sont forcés de soutenir une série de combats, dans lesquels s'engagent tous les peuples du Latium et de l'Etrurie. L'issue de ces batailles est indécise, jusqu'à ce qu'Enée et Turnus conviennent de terminer la querelle par un combat singulier. Enée triomphe de son adversaire, et, devenant l'époux de Lavinie, jette les fondements de la puissance romaine sur une terre que les oracles ont désignée.

L'épopée virgilienne, chantant le berceau de Rome, éclipsa tous les poëmes latins. On a tout écrit sur les défauts et les beautés de ce grand ouvrage, moins remarquable que ceux d'Homère par la force de l'invention, mais éblouissant par les splendeurs du style et le charme des sentiments. Il est vrai que Virgile imite souvent le poëte grec, obéissant peut-être en cela aux élans de son admiration. Il convient, d'ailleurs, d'ajouter que lorsqu'il imite Homère il lui est inférieur; mais ne surpasse-t-il pas le poëte grec dans la peinture des passions et dans tout ce qui tient aux effets de l'art? Avec le souffle virgilien commence l'esprit nouveau, ce sentiment moderne, empreint de grâce et de mélancolie, qui marquera comme d'un sceau toute la littérature chrétienne.

Un des meilleurs historiens de la littérature latine, Schoell, a écarté les paradoxes de l'Anglais Dunlop, qui n'a guère vu dans l'*Enéide* qu'une perpétuelle allégorie politique.

« Ce poëme en douze chants est, après les ouvrages d'Homère, auxquels rien ne peut se comparer, l'épopée la plus parfaite non-seulement de l'antiquité, mais de tous les temps. Aucune langue moderne n'a rien produit qui puisse être mis à côté de ce chef-d'œuvre. Le sujet est vraiment national, et le poëte a augmenté l'intérêt qu'il devait, par lui-même, inspirer à ses compatriotes, en y rattachant, d'une part, l'origine de la famille qui gouvernait l'empire romain, et d'une autre la cause mystérieuse de la longue rivalité qui avait divisé Rome et Carthage.

» L'*Enéide* renferme une période de sept années, et cette étendue est un des principaux défauts du plan de ce poëme. Plus rétréci dans son génie, ou plus timide que le chantre de Troie, Virgile craignait de ne pas fournir la longue carrière de douze chants, s'il n'y entassait une foule d'événements qui affaiblissent l'intérêt principal. Cependant, ce qui constitue vraiment la fable du poëme est resserré dans l'espace de quelques mois. Tout ce qui précède est rapporté comme épisode et dans la forme d'un récit que le héros du poëme fait à Didon...

» Si l'*Enéide* est infiniment préférable à tous les poëmes épiques des temps postérieurs, elle est inférieure à plusieurs égards à l'*Iliade*. Celle-ci a sur le poëme latin l'av[illegible] que tout original a sur sa copie [illegible] montré moins d'imagination qu[illegible] dans l'invention de sa fable, et moins de jugement dans l'ébauche de son plan. Il n'a pas su donner à son épopée l'intérêt vif qu'inspire la lecture de l'*Iliade.* L'invasion du Latium par Enée n'est pas suffisamment motivée; mais, en accordant que le Destin l'exige, nous ne voyons pas pourquoi il faut qu'Enée enlève à Turnus la main de sa fiancée, puisqu'elle n'est pas destinée à devenir la mère des héros qui doivent fonder Rome. Les caractères de l'*Enéide* sont presque tous faiblement tracés et n'ont rien qui les distingue entre eux, excepté pourtant celui de Turnus, personnage si bien soutenu qu'il écrase le principal héros de la fable. Virgile a négligé cette forme dramatique qui donne tant de vie et de mouvement aux tableaux d'Homère; mais ces défauts sont rachetés par un grand nombre de beautés de détail : les scènes de l'*Enéide*, les situations dans lesquelles se trouvent ses acteurs, les sentiments qu'ils expriment, ont plus d'analogie avec ce que nous éprouvons et sentons nous-mêmes que n'en ont les magnifiques tableaux d'Homère, tracés d'après une nature plus grande et moulés, pour ainsi dire, sur un monde idéal. Le second livre surtout est un chef-d'œuvre, et dans toute l'antiquité il n'existe rien qui puisse être comparé au quatrième. Le sixième leur est peu inférieur; il faut convenir cependant que les idées platoniciennes dont il est plein ne cadrent pas bien avec le temps héroïque où le poëte veut transporter ses lecteurs. Le goût le plus pur, rarement égaré par le faux brillant des poëtes d'Alexandrie, a présidé à toute la composition de Virgile; il y règne la philosophie la plus douce et une sensibilité touchante. En un mot, Homère a plus de génie; il y a dans l'*Enéide* plus d'art et de sagesse. Si le poëme latin n'est pas la plus sublime de toutes les épopées, il est celle qui renferme le moins de fautes.

» La diction de Virgile est correcte, gracieuse, poétique et harmonieuse; sa perfection doit nous étonner lorsque nous considérons que Virgile a été obligé de maîtriser son idiome peu flexible, pour le rendre propre à exprimer les pensées les plus délicates. La réunion de l'énergie et de la concision dans son langage forme peut-être le seul avantage qu'il ait sur Homère. »

Après avoir fait observer que le caractère d'Enée est un type épique peu intéressant, et que les autres acteurs du poëme sont des personnages obscurs, La Harpe mêle le blâme à l'éloge. « On convient assez que la marche des six premiers chants de l'*Enéide* est à peu près ce qu'elle pouvait être, si ce n'est qu'après le grand effet du quatrième livre, qui contient les amours de Didon, la description des jeux, qui remplit le cinquième, quelque belle qu'elle soit en elle-même, est peut-être placée de manière à refroidir un peu le lecteur, qui, après tout, en est bien dédommagé dans le livre suivant, où se trouve la descente d'Enée aux enfers. Mais ce qu'on a généralement condamné, c'est le plan des six derniers livres : c'est là qu'on attend les plus grands effets, en conséquence de ce principe, que tout doit aller en croissant, comme Homère l'a si bien pratiqué dans l'*Iliade;* et c'est là, malheureusement, que Virgile devient également inférieur à lui-même et à son modèle. La fondation d'un Etat qui doit être le berceau de Rome; une jeune princesse qu'un étranger, annoncé par les oracles, vient disputer au prince qui doit l'épouser; les différents peuples de l'Italie partagés entre les deux rivaux : tout semblait promettre de l'action, du mouvement, des situations et de l'intérêt. Au lieu de tout ce qu'on a droit d'espérer d'un pareil sujet, que trouve-t-on? Un roi Latinus, qui n'est pas le maître chez lui et ne sait pas même avoir une volonté; qui, après avoir très-bien reçu les Troyens, laisse la reine Amate et Turnus leur faire la guerre, et prend le parti de se renfermer dans son palais pour ne se mêler de rien; une Lavinie dont il est à peine question, personnage nul et muet, quoique ce soit pour elle que l'on combat; cette reine Amate, qui, après la défaite de Latinus, se pend à une poutre de son palais; enfin Turnus tué par Enée, sans qu'il soit possible de prendre intérêt ni à la victoire de l'un ni à la mort de l'autre. Voilà le fond des six derniers chants de l'*Enéide;* et il en résulte que, pour l'invention, les caractères et le plan, l'imitateur d'Homère est resté bien loin de lui. »

Il importe de citer sur l'épopée virgilienne l'opinion d'un des maîtres de la littérature contemporaine, Sainte-Beuve. Son étude est pleine de fins aperçus et de délicates observations. On croyait connaître Virgile, on découvre avec Sainte-Beuve de nouveaux horizons. Constatons d'abord, comme lui, qu[illegible] l'*Enéide* fit une révolution dans le goût et [illegible] les études des Romains; à partir de V[illegible] les grammairiens, qui étaient Gr[illegible] plupart, firent les exercices de [illegible] ment en latin : la littérature [illegible]érable. aussi, ses écoles et se[illegible], lisez les classiques. [illegible] s'leur porte des

« J'ai parcou[illegible] l'Italie, conduite cluant, les [illegible] veille de la réunion son ast[illegible] Arrivent les différents beau[illegible]gneurs, le clergé, également ce[illegible] dis le tiers état, sous le nom de [illegible]une, la plus bavarde personne de l'assistance. Elle parle avec prolixité; [illegible] elle en a gros sur le cœur. Elle se plaint du clergé, des seigneurs, de l'impôt, de la guerre qu'on fait pour aller rétablir le pape; toutes choses dont elle n'a cure :

une première esquisse par laquelle il était juste de commencer. Mais je n'aurais pas dit ce qui est surtout à remarquer et ce qui donne à ce génie de Virgile, comme à un degré un peu moindre, je le crois, à celui de Racine, — comme, dans un autre ordre de productions, au génie de Raphaël, — son principal caractère et sa perfection, si je n'insistais sur cette qualité souveraine qui embrasse en elle et unit toutes les autres, et que de nos jours on est trop tenté d'oublier et de méconnaître : je veux parler de l'unité de ton et de couleur, de l'harmonie et de la convenance des parties entre elles, de la proportion, de ce goût soutenu, qui est ici un des signes du génie, parce qu'il tient au fond comme à la fleur de l'âme, et qu'on me laissera appeler une suprême délicatesse; je multiplie tous les noms pour rendre ce que je sens, ce que les autres sentent comme moi, et ce qui n'a son entière définition que dans le sentiment même. Mais, s'il est malaisé de définir en soi cette qualité essentiellement virgilienne, qui consiste souvent, comme tout ce qui est d'un art exquis et d'un art moral, à n'agir qu'à l'intérieur et à se dérober, combien il nous serait facile de la mieux faire comprendre et de la montrer par ses contraires! »

Après avoir fait la part de la poésie dans la composition de Virgile, il serait injuste de ne point faire celle des *mœurs.* Cet aspect touche à l'histoire. M. Pierron dit à ce sujet : « La peinture de la vie extérieure, dans l'*Enéide*, n'a pas cette vérité naïve, cette charmante vivacité qui nous enchantent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée.* Virgile venait à mille ans de distance de l'époque où il avait placé son sujet. Il refaisait le passé à force d'imagination, d'érudition, d'imitation : sans cesse se dressait devant lui l'idée du monde où il vivait lui-même; c'est à travers maintes illusions d'optique qu'il entrevoyait le monde d'autrefois. Il n'y a donc pas beaucoup à s'étonner de quelques disparates, de quelques fausses couleurs, de quelques anachronismes. On peut pardonner à Virgile d'avoir fait combattre ses guerriers d'après les principes d'une tactique différente de celle d'Homère. Cette tactique, disent quelques-uns, est plus savante; et ils partent de là pour exalter Virgile aux dépens du chantre d'Achille et d'Hector... Le plus grand capitaine des temps modernes, et peut-être de tous les temps, Napoléon, s'est diverti un jour à examiner en détail un des livres de l'*Enéide*, et nous possédons le curieux commentaire qu'il a dicté après cet examen. Le livre choisi par l'illustre critique est un des plus admirés et aux plus justes titres : c'est le deuxième. Eh bien, Napoléon a prouvé péremptoirement que tout y est absurde d'un bout à l'autre, en ce qui concerne les opérations militaires. Napoléon compare Virgile stratégiste à Homère stratégiste, et ce n'est pas Virgile qui a l'avantage. Homère, selon lui, est un homme qui s'y entend et qui a fait la guerre. Virgile, ce sont les propres termes dont il se sert, n'est qu'un régent de collége qui n'est jamais sorti de chez lui et qui ne sait pas ce que c'est qu'une armée. A vrai dire, il nous importe assez peu que Virgile ait excellé ou non dans la tactique. Ses soldats peuvent n'être pas de très-bons soldats; ce sont du moins des hommes, et des hommes intéressants. Il n'en faut pas davantage pour nous forcer d'amnistier le poëte; cependant on ne peut guère nier qu'il manque à ses récits de batailles quelque chose de ce feu, de cette énergie un peu sauvage qui anime la verve d'Homère. Presque partout, Virgile se borne à copier Homère, et presque toujours il l'affaiblit. Aussi lit-on difficilement jusqu'au bout les chants de l'*Enéide* où il s'agit de combats, tandis qu'on dévore l'*Iliade*, qui n'est guère qu'un long tissu de batailles. »

Un sujet intéressant, et que nous traiterons à fond au mot plagiat, c'est la question des emprunts faits par Virgile. La plupart des critiques ont entrepris d'éclairer ce débat, non qu'il importe de restituer tel vers, ou telle image, ou telle conception, aux auteurs dépouillés par le génie conquérant, mais parce qu'il est utile de discerner et de suivre dans l'application les procédés secrets de l'en[illegible]tement intellectuel. Virgile a tiré part[illegible] mère et de bien d'autres rapsodes [illegible] Grèce; il a composé, d'après [illegible] presque mot pour mot, — se[illegible]choses et l'*Enéide* à l'aide d'un [illegible] à ses ap- le quatrième livre [illegible] France comme *Médée* d'Euripi[illegible]ccès prodigieux et chyle, Son[illegible] la ville. Vingt ans plus des lui [illegible] qualité de grand compo- des [illegible] n'avait que le dédain et l'oubli. [illegible]rtuoses, citons encore : Baptiste [illegible] se faisait applaudir sur le violon à [illegible] de quatre ans et mourut d'un coup de [illegible]oche qui lui fut porté, par un camarade, dans une représentation théâtrale. Citons aussi ces deux *enfants* connus sous le nom des deux *Lazzaroni*, qui émerveillèrent Naples et Londres au siècle dernier et périrent, croit-on, d'un coup de tonnerre; ils n'avaient que sept ans.

Chez la plupart des artistes, des peintres, des sculpteurs, des poëtes, la vocation s'est révélée de bonne heure par des marques auxquelles il était impossible de se méprendre.

Ghirlandajo était obligé de renvoyer de son école Michel-Ange encore *enfant*, en lui disant : « Nous n'avons plus rien à t'apprendre! » Ce fut le hasard qui mit au jour les aptitudes de Canova pour la sculpture. Il était garçon pâtissier; un jour, en l'ab-

qui jetait le ridicule sur des personnages qui le méritaient, Lalli se plaît à tourner en dérision tous ceux auxquels Virgile nous a le plus intéressés; il rend leurs situations aussi plaisantes qu'elles étaient sérieuses et passionnées; enfin il transforme les héros et les héroïnes de l'*Énéide* en autant d'êtres d'une nature tout opposée. Le rire qu'excita ce poëme lui valut les suffrages de tous ceux qui lisent pour s'amuser; mais la classe des lecteurs sévères le regarda comme un objet de scandale. Ménage surtout condamna ouvertement cette sorte de licence, bientôt après imitée par Scarron, comme une espèce d'outrage fait à un poëte digne de respect et d'admiration.

Énéide travestie (L'), parodie du poëme de Virgile, par Scarron, publiée en 1648 et en 1655. Au mot BURLESQUE nous avons publié plusieurs extraits de ce poëme qui se rapportaient au genre que nous avions à faire connaître; mais le livre de Scarron a eu un succès assez grand pour que nous nous en occupions ici avec tout le soin que mérite cette parodie, un des chefs-d'œuvre du genre.

Il est impossible de rendre plus bourgeois les personnages de l'*Énéide*, de saisir avec plus d'esprit le côté ridicule de ses héros, et surtout du pieux Enée. Scarron commence ainsi :

Je chante cet homme pieux,
Qui vint chargé de tous ses dieux
Et de monsieur son père Anchise,
Beau vieillard à la barbe grise, etc.

Junon fait à Éole le portrait suivant de la nymphe Déjoppée :

Elle est nette comme un denier;
Sa bouche sent la violette,
Et point du tout la ciboulette;
Elle entend et parle fort bien
L'espagnol et l'italien;
Le *Cid* du poëte Corneille,
Elle le récite à merveille,
Coud en linge en perfection,
Et sonne du psaltérion.

Dans la colère de Neptune contre les vents, le fameux *quos ego* n'a jamais peut-être été aussi bien traduit :

Par la mort... Il n'acheva pas,
Car il avait l'âme trop bonne.

Vénus et Enée se font dans leur rencontre force compliments et révérences

« Je ne suis pas, en vérité,
D'une si haute qualité,
Dit Vénus, mais votre servante;
— Ah! vous êtes trop obligeante,
Ce dit-il, et j'en suis confus.
— Et moi, si jamais je la fus, »
Ce dit-elle, et lui de sourire,
Disant : « Cela vous plaît à dire. »
Puis sa tête il désaffubla;
Ses deux jarrets elle doubla
A lui faire la révérence;
Il fit une circonférence
Du pied gauche à l'entour du droit
Et cela d'un air tant adroit,
Le pauvre fugitif de Troie,
Que sa mère en pleura de joie.

Didon, voyant Énée pour la première fois, lui dit :

Vous êtes donc ce fils d'Anchise
De qui Vénus, nue, en chemise,
Reçut sur les bords du Ximois
Un fardeau qu'on porte neuf mois,
Dont sortit, la neuvaine faite,
Votre personne si parfaite!

Quel portrait classique que celui de la reine de Carthage!

C'était une grosse dondon,
Grasse, vigoureuse, bien saine,
Un peu camuse à l'africaine,
Mais agréable au dernier point

Les femmes sont curieuses; Didon demande à Enée :

Si dame Hélène avait du linge,
De quel fard elle se servait;
Combien de dents Hécube avait;
Si Pâris était un bel homme;
Si cette malheureuse pomme,
Ce pauvre prince a perdu,
...nette ou capendu.

et n... insinue... fité de cett... sa femme. Ce... de l'*Énéide*, si dramatique pertinent ne doit p... par cela même très-bien charge de Virgile, qu... en a profité. Il a peint qu'Enée, déjà sorti de la ... Astyanax : rentra dès qu'il se fut aperçu qu... restée en arrière. Là, au risque ... Grecs accourir à sa voix et l'accabler, la hardiesse d'appeler à grands cris Créuse, et à plusieurs reprises : *Iterumque iterumque vocavi*. Il faudrait être bien difficile pour demander quelque chose de plus. Nous serions plutôt porté à incriminer Créuse. Que ne suivait-elle exactement les pas de son mari, qui n'en pouvait mais, ayant déjà son père sur son dos et son fils à la main? Quoi qu'il en soit, aux cris d'Enée l'ombre de Créuse accourut et chercha à consoler son époux en lui prophétisant, sans la moindre jalousie, son prochain mariage avec la fille d'un roi, la belle Lavinie. Voilà ce qui, nous osons le croire, disculpe entièrement Enée.

Les exemples suivants indiqueront suffisamment dans quel sens peuvent se produire les allusions aux deux circonstances que nous venons de mentionner :

« Nous arrivâmes enfin au bord de la mer,

En courant rechercher dans Troie sa femme Créuse, qu'il a perdue, Enée trouve, accumulées près du palais, les dépouilles de la ville :

Tous les biens par les Grecs volés
Etaient confusément mêlés :
Force enfants et force captives,
Six cuillers d'argent bien massives,
Quatre ou cinq sacs de sous marqués,
Matelas de coton piqués,
Un grand bocal de porcelaine,
Présent fait à la belle Hélène
Par un certain mauvais galant;
En or, la moitié d'un talent,
En argent, quatre mille livres,
Deux grands coffres remplis de livres,
De Priam les arcs à jalet,
Mille vaches donnant du lait,
Autant de veaux, autant de truies,
Des parasols, des parapluies,
Item, quatre mille chapeaux,
Force pourpoints, chausses, manteaux, etc.

Dans le troisième livre, l'entrevue si touchante d'Énée et d'Andromaque est ainsi racontée :

Quand elle vit mes gens et moi
Et nos armes à la troyenne,
Elle cria : « Qu'on me soutienne,
Je me sens les jarrets plier. »
. . . .
. . . .
Enfin, reprenant mon haleine,
Je lui dis avec grande peine :
« Oui, madame, vous le voyez,
Maître Æneas, et l'en croyez.
Mais pour vous, ma très-chère dame,
Ayant été d'Hector la femme,
Après avoir eu tel époux,
Dites-moi, qu'est-ce que de vous?
Pyrrhus vous ayant emmenée,
Vous a-t-il prise en hyménée?
Ou si... — De grâce, brisons là, »
Me dit-elle. En disant cela,
La bonne dame devint rouge.

Au quatrième livre, la sœur Anne donne à Didon des conseils dont plus d'une veuve a fait son profit :

« Dis-moi donc, ma sœur, pourquoi? d'où?
Comment? par quelle destinée
Est venu chez moi cet Enée?
Oh! qu'il est frais! oh! qu'il est gras!
Oh! qu'il est beau quand il est ras!
Qu'il est fort! qu'il est beau gendarme! »
. . . .
. . . .
Sa sœur, l'ayant réconfortée,
Lui dit de sa bouche édentée :
. . . .
. . . .
« Sachez de moi, ma sœur, ma mie,
Qu'un tantin de polygamie,
Quoi que l'on dise, fait grand bien.
Vous vieillirez en moins de rien.
. . . .
Dans le fâcheux état de veuve,
Il n'est rien tel que chose neuve;
Choisissez un mari nouveau
Et vous l'appliquez sur la peau :
Il n'est point de telle fourrure. »

Ces citations suffisent pour donner une idée de l'*Énéide travestie*. Comme on le voit, ce n'est autre chose qu'une mascarade; mais, pour les connaisseurs, c'est en même temps une critique fine et un plaisant travestissement des dieux et des héros de Virgile déguisés en bourgeois de Paris. En saisissant le côté ridicule des personnages, Scarron leur a conservé leur propre caractère : Jupiter est un bon homme; Junon, une ménagère acariâtre; Vénus, une mère complaisante et facile; Enée, un Nicaise larmoyant; Didon, une veuve ennuyée de l'être; Anchise, un vieux bavard; la sibylle, une tireuse de cartes, etc. Sous ces masques grotesques, l'antiquité reconnaîtrait son monde. Les critiques les plus fines de l'*Iliade* et de l'*Énéide* sont dans l'ouvrage de Scarron. Mais qu'on se garde de croire qu'une lecture complète et suivie soit fort amusante; le burlesque fatigue plus vite que le sérieux.

M. Théophile Gautier juge ainsi l'*Énéide travestie* : « Certes, il faut toute la verve de Scarron pour soutenir une si longue plaisanterie; il faut son habileté souveraine à manier le vers de huit pieds, sa facilité à trouver des rimes imprévues, des tours piquants, des suspensions, des enjambements hardis, des coupes bizarres, enfin tout ce qui peut varier une œuvre d'une telle haleine. Souvent, à travers mille incongruités plus étranges les unes que les autres, se trouvent des morceaux vraiment bien traités, et dont la littéralité out...ière rend beaucoup mieux l'antique que Delphes, ...tions sérieuses et en beau style. Des Carthage, ...dicieuses servent de commentaire Libye (musée sant à Enée pour ... Racine le fils : « Votre cerf, Enée abordant ... lire quelquefois le (collection du marquis de ... mais il se caquement d'Enée (nº 14 du Liv... vait primiti- Enée s'approchant d'un temple ... livres de (nº 80 du Livre de Vérité), Enée par la sibylle de Cumes, Enée rencon... Vénus déguisée en chasseresse (nº 94 du Livre de Vérité), etc. Ces compositions, dont plusieurs ont été répétées avec des changements par Claude, offrent toutes, pour fond, d'admirables paysages ou des ports de mer bordés d'édifices d'une riche architecture.

vers. Dans ce poëme épique, l'amour (*die Minne*) est introduit pour la première fois comme élément principal. Le poëme commence après la chute de Troie, raconte le voyage d'Enée en Libye, ses amours avec Didon, sa fuite et la mort de la reine de Carthage. Il décrit la descente aux Enfers; Enée est conduit par la sibylle. Enfin il aborde dans le Latium, où le roi Latinus l'accueille très-favorablement et lui promet la main de sa fille Lavinie, au grand déplaisir de la mère, qui avait déjà engagé sa parole au prince Turnus. Cette rivalité occasionne une foule de combats très-violents, dans lesquels se distingue, du côté de Turnus, la jeune et belle Camille, qui meurt sur le champ de bataille. Le poëte décrit le magnifique mausolée qu'on lui élève; il s'arrête aussi à peindre l'amour de Lavinie pour Enée. C'est la partie la plus originale et la mieux réussie de son œuvre. Turnus périt de la main d'Enée, et la reine tombe en démence. Enée épouse Lavinie, devient roi, et bâtit la ville d'Albe. Son fils Sylvius est l'ancêtre de Romulus et de Rémus, dont Jules César lui-même est un descendant direct. On ne peut s'empêcher, en lisant ce poëme, de penser à ce que le moyen âge faisait de Virgile, qui passait généralement pour un sorcier et un magicien plutôt que pour un poëte. On agissait avec l'œuvre de la même façon qu'on traitait l'auteur, et l'épopée latine, entre les mains de conteurs qu'inspiraient les légendes du Graal, les traditions de Charlemagne et les exploits d'Artus, ne pouvait avoir que le singulier sort d'être travestie. Veldeck ne travailla même pas sur l'original; il se contenta d'une traduction française et eut le mérite d'ouvrir la porte à tous ces poëmes provençaux et gallois qui, pendant cent cinquante ans, allaient alimenter l'Allemagne et fournir aux plus célèbres minnesingers les sujets les plus attrayants. Il usa, le premier aussi, de ce langage de cour, de cette fine fleur de poésie contre laquelle se fit plus tard une si éclatante réaction.

ÉNÉILÈME s. m. (é-né-i-lè-me). Bot. Syn. d'ÉNILÈME.

ÉNELER v. a. ou tr. (é-ne-lé — de *é* préf. privat., et de *nèle*, altération de *laine*). Zootechn. Dépouiller de sa laine. ‖ Peu usité.

— Agric. Débarrasser de nielles, plantes qui infestent les champs de blé : ENELER *un champ de blé*.

ÉNÉLÉUM s. m. (é-né-lé-omm — du gr. *oinos*, vin; *elaion*, huile). Anc. pharm. Mélange d'huile et de vin. ‖ On écrit mieux ŒNÉLÉUM.

ENEMANN (Michel), orientaliste et voyageur suédois, né en 1676, mort en 1714. Il devint secrétaire du consistoire de campagne de Charles XII, se trouva à Bender, à la suite de ce prince, fut attaché comme aumônier à l'ambassade suédoise de Constantinople (1709), et parcourut aux frais du roi, en 1711, l'Égypte et une partie de l'Asie. De retour en Europe, il devint professeur de langues orientales à Upsal. On a de lui la *Relation d'un voyage en Orient* (Upsal, 1740), et un *Traité sur le salut des enfants morts sans baptême* (Greifswald, 1706, in-4º).

ÉNÈME s. m. (é-nè-me — du gr. *en*, dans; *aima*, sang). Méd. Médicament que les anciens appliquaient sur les plaies sanglantes. ‖ On dit aussi ÉNÉMITE.

ÉNÉMION s. m. (é-né-mi-on — du gr. *enemeô*, je vomis). Bot. Genre de plantes, de la famille des renonculacées; tribu des elléborées, dont l'espèce type croît dans le nord de l'Amérique.

ÉNÉMITIQUE adj. (é-né-mi-ti-ke — rad. *énème*). Anc. méd. Se disait des médicaments que les anciens appliquaient sur les plaies sanglantes.

ENENCHL (Johannes-Nepos), poëte allemand, né à Vienne vers 1190, mort dans la même ville en 1250. Il était chanoine de la cathédrale de sa ville natale. On a de lui : le *Livre des princes d'Autriche et de Styrie*, chronique en vers, qui a été publiée pour la première fois par Register en 1618 et insérée par Rauch dans ses *Scriptores rerum austriacarum* (Vienne, 1793); *Chronique universelle* (Neresheim, 1793).

ENENCOURT-LE-SEE, village et commune de France (Oise), canton de Chaumont-en-Vexin, arrond. et à 22 kilom. de Beauvais; 137 hab. L'ancien manoir, converti en ferme, offre de belles fenêtres à meneaux cruciformes, de jolies cheminées, des plafonds sculptés et d'élégantes tourelles du XVe siècle.

ENENGAS, peuplade nègre, de la race des Pongwé et ayant la même langue que les Gabonais; ils ont un village nommé Alegouma, situé assez avant dans les terres, sur la côte occidentale de l'Afrique.

ÉNÉOPTÈRE s. m. (é-né-o-ptè-re — du gr. *eneos*, muet; *pteron*, aile). Entom. Genre d'insectes orthoptères, de la famille des grilloniens, dont l'espèce type habite l'Amérique du Sud.

ÉNÉORÈME s. m. (é-né-o-rè-me — du gr. *en*, dans; *aiôrein*, suspendre). Pathol. Ma...e blanchâtre et comme nuageuse, que l'on Didon ... suspension dans l'urine, après qu'on l'intérêt qu... reposer.

Enée, absorbé ... f. (é-nèr-jî — gr. *energeia*; de *en*, dans, et de *ergô*, je fais, j'agis; *ergon*, œuvre, action, travail. Le grec *ergon* est un mot extrêmement difficile à classer. Certains étymologistes estiment qu'il est composé du sanscrit *virya*, force, latin *vis*, de la racine *vir*, être fort, et du suffixe *ya*; d'autres le font dériver de la racine sanscrite *vrih*, croître. Nous inclinerions assez, pour notre part, à le regarder comme un composé de la racine sanscrite *ar*, *er*, labourer, et du nom de la terre *gô*, *gavya*, grec *gaia*, *gê*. Le grec *ergon* aurait ainsi désigné, dans l'origine, le travail de la terre; mais ce n'est là qu'une conjecture. Ce qui paraît certain, c'est qu'il est identique à l'allemand *werk* et à l'anglais *work*. M. Eichhoff ramène ces trois formes au sanscrit *ûrjâs*, effort, de la racine *urj*, mouvoir, agir, latin *urgeo*, grec *ergaô*, *ergazomai*, gothique *waurkia*, allemand *würke*, anglais *work*. La racine zende *verez*, persane *warzidan*, travailler, à laquelle se rattachent le gothique *vaurk* et l'ancien allemand *wurch*, *werch*, œuvre, etc., se retrouve, selon Spiegel et Pictet, dans le grec *ergô*, pour *Fergô*, avec digamma, ainsi que dans l'ancien kymrique *guerg*, efficace, où Zeuss trouve l'explication du gaulois *vergobretus*, c'est-à-dire *judicium efficiens*). Puissance, force physique : *L'*ÉNERGIE *musculaire se développe par l'exercice. Il y a des hommes chez qui l'*ÉNERGIE *vitale est languissante et qui déploient la plus rare présence d'esprit.* (E. Deschanel.) ‖ Vertu, puissance d'efficacité : *L'*ÉNERGIE *d'un remède. L'*ÉNERGIE *d'un réactif.*

— Fig. Force, vigueur; activité morale : *L'*ÉNERGIE *du caractère. Un vieillard encore plein d'*ÉNERGIE. (Acad.) *Le calme est beau quand il vient de l'*ÉNERGIE *qui fait supporter ses propres peines.* (Mme de Staël.) *L'opiniâtreté n'est que l'*ÉNERGIE *de la sottise.* (Descuret.) *Tout en appauvrissant les riches, le luxe affaiblit l'*ÉNERGIE *des peuples et communique aux individus une irritabilité maladive.* (Descuret.) *La colère est l'*ÉNERGIE *de la faiblesse.* (Ch. Lemesle.) *Dans les contrées chaudes, l'âme n'a pas cette* ÉNERGIE *et cette force de volonté nécessaire à un peuple qui veut être libre.* (A. Maury.) *Le monde appartient à l'*ÉNERGIE. (De Tocqueville.) *La philosophie doit être une* ÉNERGIE; *elle doit avoir pour effort et pour effet d'améliorer l'homme.* (V. Hugo.) *Si l'homme appliquait au bien la moitié seulement de l'*ÉNERGIE *qu'il déploie dans le mal, où n'atteindrait-il pas?* (E. Sandeau.) *Lorsque l'exercice du droit est supprimé à un peuple, son* ÉNERGIE *collective s'engourdit.* (Mme L. Colet.)

L'homme sans *énergie* est toujours emporté.
MOLIÈRE.

‖ Puissance, activité naturelle, intensité d'action : *La liberté de la presse a le caractère et l'*ÉNERGIE *d'une institution politique.* (Royer-Collard.) *La foi perd de son* ÉNERGIE *en se répandant.* (S. de Sacy.) *L'*ÉNERGIE *même des sentiments accroît leur différence.* (V. Cousin.) ‖ Vigueur d'expression ou d'effet, dans la littérature et les arts : ENERGIE *du style.* ENERGIE *du dessin, du coloris. Se piquer de n'avoir pas d'accent, c'est se piquer d'ôter aux phrases leur grâce et leur* ÉNERGIE. (J.-J. Rouss.) *Il est tel mot tombé en désuétude, dont il arrive souvent à de bons écrivains de regretter l'*ÉNERGIE, *parce qu'aucun équivalent n'en tient lieu.* (Beauzée.) *L'*ÉNERGIE *ne dispense pas de la correction.* (Planche.)

Tel, comme dit Merlin, cuide engeigner autrui,
Qui souvent s'engeigne soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une *énergie* extrême.
LA FONTAINE.

— Théol. Puissance de la divinité : *Plotin ne reconnaissait qu'une seule* ÉNERGIE *dans le Père, le Verbe et l'Esprit.* (Complém. de l'Acad.)

— **Syn. Énergie, force, vigueur.** L'*énergie*, c'est la *force* en action; c'est aussi la constance et la fermeté dans l'emploi de la *force*; c'est enfin, en parlant des ouvrages de l'esprit, un choix d'expressions propres à rendre fortement les pensées. *Force* est le mot dont l'emploi est le plus ordinaire : il marque la qualité opposée à la faiblesse et ne suppose pas nécessairement l'action, puisqu'il y a la *force* d'inertie et d'autres *forces* qui ne sont que virtuelles. La *vigueur* est proprement la *force* du corps, une *force* organique, et quand on dit la *vigueur* de l'âme, c'est par figure et en regardant l'âme comme douée d'une vie organique à l'image du corps.

— **Antonymes.** Enervation, faiblesse, pusillanimité. — Inertie, langueur, indolence, mollesse.

— **Encycl.** *Energeia*, en grec, c'est l'activité, c'est la force en exercice. Dans la philosophie d'Aristote, *energeia* s'oppose à *dynamis*, comme en français l'être en acte s'oppose à l'être en puissance. L'*énergie*, c'est le propre caractère de l'être; qui n'agit pas n'est pas. Etre, c'est produire et agir; sans action, pas de réalité; substance et cause sont les deux faces d'une même idée : la cause, c'est la substance vue du dehors et considérée dans ses actes; la substance, c'est la cause vue du dedans et comme repliée sur elle-même. Ces idées, qui sont comme les bases et les prémisses sous-entendues de toute la métaphysique d'Aristote, expliquent comment l'être en acte (lisez en *énergie*) est le seul être vraiment digne de ce nom.

Dans la langue usuelle, *énergie* se dit surtout du caractère et s'applique plus spécialement à la volonté et à ses déterminations : il se mêle toujours à l'*énergie* quelque chose de plus vif, de plus libre, de plus volontaire qu'aux notions de force ou de vigueur. Ainsi on ne dira pas l'*énergie* du raisonnement, de la pensée, de l'imagination, du sentiment. Le vieux mot grec a gardé sa saveur; on y sent encore l'effort, la tension de la volonté, la puissance de l'homme qui se roidit. On peut avoir naturellement de la force, de la vigueur; on n'a pas naturellement de l'*énergie* : il y faut une lutte, un travail, un élan qu'on se donne à soi-même.

En psychologie, on peut considérer l'*énergie* comme le plus haut degré de la volonté. Dans la classification des caractères, le caractère énergique est celui où prédomine la volonté, comme le caractère spéculatif est celui où la réflexion l'emporte sur l'activité. La psychologie s'est attachée à constater que, dans tous les caractères, même les moins énergiques, la vie intellectuelle, morale et même physique ne s'entretient que par un certain degré d'*énergie*. Il y a de l'*énergie* dans l'acte de penser, dans l'acte même de regarder ou d'écouter. L'attention, c'est le premier degré de l'*énergie* dans l'exercice de l'intelligence. Sans cette part d'*énergie*, qui est nécessaire à la production de tout fait spirituel, il ne resterait plus que de vagues phénomènes sans suite, sans lien, sans ordre, et bientôt même sans conscience. On penserait, mais sans fixer sa pensée sur un objet, sans la régler par une méthode rigoureuse; on aurait conservé tout l'ensemble des phénomènes intellectuels, mais ils se succéderaient dans une sorte de rêve ou de somnolence absolument incompatible avec le progrès, avec la science, avec l'étude régulière. Ainsi, pour tout et partout, il faut de l'*énergie*, sous peine de mort au physique comme au moral. Sans l'*énergie*, dans le domaine de la vie matérielle, l'homme ne subsisterait pas contre toutes les forces ennemies de la nature; sans l'*énergie* dans la vie intellectuelle, la civilisation humaine resterait éternellement dans cet état d'enfance qui se nomme la barbarie. Vivre et progresser sont des termes synonymes, qui dépendent d'une faculté unique : l'*énergie*.

ÉNERGIQUE adj. (é-nèr-ji-ke — rad. *énergie*). Qui est efficace, qui produit un effet puissant : *Remède* ÉNERGIQUE. ‖ Qui se manifeste puissamment : *Il suffit à l'univers de la présence* ÉNERGIQUE *de son auteur; il n'est pas besoin de la nôtre; il ne languirait pas faute de spectateurs.* (Royer-Collard.)

— Fig. Qui est doué d'une grande force d'âme, d'une grande vigueur morale : *Un homme* ÉNERGIQUE. *Une femme* ÉNERGIQUE. *Un caractère* ÉNERGIQUE. *Pour être conciliateur il faut être* ÉNERGIQUE. (Thiers.) *Les natures* ÉNERGIQUES *sont ambitieuses, car toute force tend à l'action.* (A. Blanc.) *Les âmes vraiment* ÉNERGIQUES *savent attendre.* (G. Sand.) *Les âmes* ÉNERGIQUES *se réveillent dans le danger.* (A. Karr.) Qui est d'une grande activité : *La liberté de la presse est la plus* ÉNERGIQUE *des résistances, parce qu'elle ne cesse jamais.* (Royer-Collard.) *Le besoin de considération est un de nos plus* ÉNERGIQUES *mobiles.* (F. Bastiat.) *La conscience de notre droit est un de nos plus* ÉNERGIQUES *mobiles.* (Mich. Chev.) *Les nations les plus puissantes, celles qui ont laissé la plus profonde empreinte dans la civilisation sont celles où la liberté individuelle a été la plus* ÉNERGIQUE. (Proudh.) *L'amour d'une mère pour ses enfants est le plus* ÉNERGIQUE *de tous les sentiments.* (Beauchêne.) *Une volonté* ÉNERGIQUE *tire parti d'un corps malade et d'une force épuisée.* (J. Simon.) *Les caractères* ÉNERGIQUES *disparaissent avec les situations indépendantes.* (Guizot.) ‖ Vigoureux d'expression ou d'effet : *Style* ÉNERGIQUE. *Coloris, dessin* ÉNERGIQUE. *Danton disait dans sa grossièreté* ÉNERGIQUE : « *Je suis saoûl des hommes.* » (Ste-Beuve.) ‖ Rigoureux, sévère : *Prendre des mesures* ÉNERGIQUES. *Infliger une répression* ÉNERGIQUE.

— Gramm. *Forme énergique*, Un des quatre modes de l'aoriste arabe, qui s'emploie pour donner plus de force à l'expression.

— s. m. Hist. relig. Nom donné à des calvinistes du XVIe siècle, qui prétendaient que Jésus-Christ n'est point corporellement présent dans l'eucharistie, mais seulement par sa puissance *énergique*.

— s. f. pl. Arachn. Nom donné à une famille d'aranéides, dont l'espèce type est l'olios colombien.

— **Antonymes.** Faible, indolent, languissant, mou, pusillanime.

ÉNERGIQUEMENT adv. (é-nèr-ji-ke-man — rad. *énergique*). D'une façon énergique, efficace : *Les meilleurs engrais n'agissent* ÉNERGIQUEMENT *sur la végétation que par les combinaisons azotées qu'ils contiennent.* (F. Pillon.) ‖ Avec force, fermement : *On a beau parler avec dédain du caractère français, il veut* ÉNERGIQUEMENT *ce qu'il veut.* (Mme de Staël.)

ÉNERGISÉ, ÉE (é-nèr-ji-zé) part. passé du v. Energiser : *Caractère* ÉNERGISÉ.

ÉNERGISER v. a. ou tr. (é-nèr-ji-zé — rad. *énergie*). Néol. Donner de l'énergie à : ENERGISER *son style*.

ÉNERGUMÈNE s. (é-nèr-gu-mè-ne — du gr. *energoumenos*, possédé par le démon, participe passé du verbe *energeisthai*, forme passive d'*energeô*, travailler en dedans, de *en*, dans, et de *ergon*, ouvrage. V. ÉNERGIE). Personne possédée du démon : *Exorciser un* ÉNERGUMÈNE. *Crier, s'agiter comme un* ÉNERGUMÈNE.

— Par ext. Personne qui pousse ses sentiments jusqu'à l'exaltation la plus outrée : *Quel* ÉNERGUMÈNE *que cet homme! Cette femme est une vraie* ÉNERGUMÈNE. *Il n'est point de faction qui n'eût ses* ÉNERGUMÈNES. (Volt.) *Un* ÉNERGUMÈNE *de gentilhommerie, ayant observé que le contour du château de Versailles était empuanti d'urine, ordonna à ses domestiques et à ses vassaux de venir lâcher de l'eau autour de son château.* (Chamfort.)

— **Encycl.** On désigna d'abord sous le nom d'*énergumènes* les hommes dont une idée fixe troublait la raison et malheureusement aussi ceux dont l'esprit trop éclairé blessait les superstitions religieuses de l'époque à laquelle ils vivaient. Pour les uns et pour les autres, on avait recours à l'exorcisme, et lorsque les paroles sacramentelles ne réussissaient pas à mettre en fuite le démon, on le brûlait en même temps que l'*énergumène* dans le corps duquel il s'était introduit. V. POSSÉDÉ.

Aujourd'hui, on entend par *énergumènes*, non-seulement les fanatiques et les exaltés de tous les systèmes politiques et religieux, mais encore les hommes qui se livrent à des mouvements excessifs d'enthousiasme, qui parlent avec emportement et colère, qui gesticulent avec véhémence. On donne, par exemple, le nom d'*énergumène* à un prédicateur qui se livre à une pantomime exagérée, s'emporte à froid et supplée par des contorsions à l'éloquence qui lui fait défaut.

ÉNERTHÉNÈME s. m. (é-nèr-té-nè-me — du gr. *enerthe*, au-dessous; *nemos*, bois). Bot. Genre de petits champignons, qui croissent sur les branches de chêne dépouillées de leur écorce.

ÉNERVANT (é-nèr-van) part. prés. du v. Enerver : *Des habitudes* ÉNERVANT *les âmes.*

ÉNERVANT, ANTE adj. (é-nèr-van, an-te — rad. *énerver*). Qui énerve, qui abat les forces, le courage, l'énergie : *Une vie* ÉNERVANTE. *La vigueur de la résolution est perpétuellement affaiblie par l'action* ÉNERVANTE *de la pensée.* (Rev. german.) *La vie* ÉNERVANTE *des grandes villes abrége la vie.* (Maquel.) *La volupté est une sensation douce et* ÉNERVANTE. (Latena.)

ÉNERVATION s. f. (é-nèr-va-si-on — rad. *énerver*). Abattement des forces physiques : *Le corps n'est désormais qu'un cadavre, tant son* ÉNERVATION *appelle sa décomposition.* (Virey.)

— Fig. Affaissement moral; perte du courage, de l'énergie, de l'efficacité : *L'universalité, qui disperse l'esprit sur tout objet, est une cause d'*ÉNERVATION. (Michelet.)

— Méd. Interruption aponévrotique de la longueur des fibres charnues d'un muscle.

— Art vétér. Section des tendons éleveurs de la lèvre chez le cheval.

— Techn. Procédé employé depuis peu pour abattre les bœufs et les chevaux, et qui consiste à leur introduire la lame d'un couteau entre le crâne et la première vertèbre, ce qui leur donne une mort instantanée.

— Hist. Supplice en usage sous les rois de la première et de la deuxième race, et qui consistait à appliquer un fer rouge sur les jarrets et les genoux du condamné.

ÉNERVÉ, ÉE (é-nèr-vé) part. passé du v. Enerver. Dont les forces physiques sont abattues : *Corps* ÉNERVÉ. *Je me sens* ÉNERVÉ.

O dieux! rendez la force à ces bras *énervés*,
Pour le sang de mes rois autrefois éprouvés.
VOLTAIRE.

— Fam. Qui a les nerfs agacés, surexcités : *Ne me tourmentez pas, je suis* ÉNERVÉE.

— Fig. Affaibli, amolli, découragé, sans énergie morale : *Ame* ÉNERVÉE *par la volupté.*

Ton esprit *enervé* croupit dans la mollesse.
VOLTAIRE.

— Mar. *Chanvre énervé*, Chanvre affaibli, qui se déchire sous le peigne, qui a peu de nerf, de ténacité.

— Techn. *Ressort énervé*, Ressort fatigué, usé, qui n'a plus d'élasticité.

— Hist. Qui a subi le supplice de l'énervation : *Criminel* ÉNERVÉ.

— Bot. Se dit des feuilles qui n'ont pas de nervures : *Feuilles* ÉNERVÉES. ‖ On dit aussi ÉNERVE.

— **Syn. Énervé, affaibli, amolli, efféminé.** V. AFFAIBLI.

Énervés (LES). Suivant une légende qui probablement ne remonte pas au delà du XIIIe ou du XIIe siècle, le roi mérovingien Clovis II avait deux fils qui se révoltèrent contre lui. Vaincus, ils subirent le supplice de l'*énervation*. Une fois qu'ils se trouvèrent ainsi dégradés, les jeunes princes, voyant que toute vie active leur était interdite, demandèrent à se retirer dans un couvent, pour y terminer leur vie dans la prière et dans la pénitence. Le roi se sentit pris d'une grande pitié pour ses enfants si rudement châtiés; il demanda ... conseil à la reine. Celle-ci lui remontra ... cette affaire devait être laissée à la ...dent de la Providence, et que c'était ... prononcer sur leur sort. En c... les mit sur un bateau ave...

des vivres, et on abandonna l'embarcation à elle-même le long du cours de la Seine. La barque les porta en Normandie, vers un lieu appelé Jumiéges, « lieu environné de grandes montagnes pleines de fosses et de roches, » où l'ermite saint Philibert les recueillit, leur fit prendre l'habit monastique, et, après leur mort, ordonna de leur construire un tombeau dont on voit encore quelques vestiges dans les ruines majestueuses de l'abbaye.

Il est à peu près démontré aujourd'hui que cette légende est fausse. Clovis, le moins guerrier des rois fainéants, eut trois fils, Clotaire, Childéric et Thierry, qui, loin d'avoir eu le sort des *énervés*, régnèrent successivement après lui. Mabillon avait déjà mis en doute le fait de cette prétendue chronique mérovingienne, et il avait cherché à établir que les statues de la tombe de Jumiéges représentaient Tassillon, duc de Bavière, et son fils Théodore, enfermés au cloître par ordre de Charlemagne. Le P. Toussaint Duplessis voyait dans ces effigies les fils d'un Carloman, fils aîné de Charles-Martel et frère de Pépin le Bref. M. Langlois, de Rouen, transporte les faits à une autre date et n'y trouve qu'une fable inventée vers le temps de Richard Cœur de Lion. Le tombeau ne serait qu'un monument du XIIIe siècle, supposition que rend vraisemblable le caractère des figures, ainsi que les vêtements et les ornements des statues.

ÉNERVEMENT s. m. (é-nèr-ve-man — rad. *énervé*). Etat de ce qui est énervé : *L'*ÉNERVEMENT *des forces physiques. L'*ÉNERVEMENT *des courages. L'*ÉNERVEMENT *des mœurs publiques. Tomber dans l'*ÉNERVEMENT. *Le jour où il avait cessé d'être nécessaire que la France fût un soldat, l'excès de la centralisation était devenu pour la nation une cause d'*ÉNERVEMENT. (L. Blanc.)

ÉNERVER v. a. ou tr. (é-nèr-vé — de *é*, préf. privat., et du lat. *nervus*, nerf). Détruire l'énergie physique de : *Le trop grand usage du vin est capable d'*ÉNERVER *un homme.* (Acad.) *Il y a des pays où la chaleur* ÉNERVE *le corps et affaiblit si fort le courage que les hommes ne sont portés à un devoir pénible que par la crainte du châtiment.* (Montesq.) *La gourmandise* ÉNERVE *le corps et appesantit l'esprit.* (Gauthey.) *L'abus des parfums blase le sens de l'odorat,* ÉNERVE *et amollit le corps.* (Maquel.)

— Fig. Amollir, affaiblir, détruire l'énergie morale ou l'efficacité de : *Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse l'*ÉNERVE *et la diminue.* (Mass.) *On* ÉNERVE *la religion quand on la change.* (Boss.) *Abandonner aux dispenses la sacrée majesté des lois, c'est* ÉNERVER *leur vigueur.* (Boss.) *Le plus terrible des abus est d'*ÉNERVER *toutes les lois à force de les multiplier.* (J.-J. Rouss.) *Les dépenses de la France excèdent ses recettes et* ÉNERVENT *ses facultés.* (E. de Gir.) *L'oppression, lorsqu'elle s'enveloppe de formes douces et hypocrites,* ÉNERVE *et avilit l'espèce humaine.* (B. Const.) *L'esclavage* ÉNERVE *les forces de l'intelligence et endort l'activité humaine.* (De Tocqueville.) *La paresse engourdit et* ÉNERVE *l'esprit.* (V. Cousin.) *Tout ce qui comprime la liberté* ÉNERVE *l'individu.* (E. Laboulaye.) *La toute-puissance enivre les hommes, et la servitude les* ÉNERVE. (D. de Hauranne.) *La mélancolie est la paresse du cœur; elle* ÉNERVE *le cœur comme la rêverie* ÉNERVE *l'intelligence.* (E. Castellan.) *L'habitude des jouissances* ÉNERVE *l'âme.* (Maquel.) ‖ Rendu faible, fade, incolore : ENERVER *son style par l'abus des ornements. Les verbes auxiliaires, qui allongent et qui* ÉNERVENT *les phrases, rendent la langue française peu propre pour le style lapidaire.* (Volt.) *C'est* ÉNERVER *la critique littéraire que d'aller chercher des circonlocutions pour exprimer des défauts qu'on peut spécifier d'un seul mot.* (Geoffroy.)

— Absol. : *Une longue servitude* ÉNERVE *et abrutit.* (J. Arago.)

— Art vétér. *Enerver un cheval*, Lui enlever le tendon des muscles releveurs de la lèvre supérieure, pour rendre le bout du nez plus fin et plus gracieux.

— Techn. *Enerver un ressort*, Lui faire perdre son élasticité.

— Hist. Soumettre au supplice de l'énervation.

S'énerver v. pr. Perdre ses forces, s'affaiblir physiquement : *Dès l'âge de deux ans, il faut séparer les poulains, mettre les mâles avec les chevaux et les femelles avec les juments : sans cette précaution, les jeunes poulains se fatigueraient autour des poulines ... s'*ÉNERVERAIENT *sans aucun profit.* (Buff.) ... *vrier nourri de laitage et de farineux s'... et s'abrutit.* (E. About.)

— Fig. S'affaiblir, perdre ... force morale : *Le courage ... des voluptés.* (Acad.) ... *le relâchement* ... *l'homme indi...* ... *la société* ... *vile*, ... NE... ... tiers état, sous le nom de ..., la plus bavarde personne de ...sistance. Elle parle avec prolixité; ... en a gros sur le cœur. Elle se plaint ... clergé, des seigneurs, de l'impôt, de la guerre qu'on fait pour aller rétablir le pape; toutes choses dont elle n'a cure :

étant). Sylvic. Se dit d'un arbre sur pied. ‖ On écrit aussi EN ÉTANT.

ÉNEYÉ, ÉE (é-nè-ié) part. passé du v. Eneyer : *Cannes* ÉNEYÉES.

ÉNEYER v. a. ou tr. (é-nè-ié — de *é*, préf. privat., et de *nœud*). Techn. Oter les nœuds de la canne avant de la fendre.

ENFAGOTER v. a. ou tr. (an-fa-go-té — du préf. *en*, et de *fagot*). Fam. Surcharger de vêtements ridicules et lourds : ENFAGOTER *un enfant*.

S'enfagoter v. pr. Se vêtir d'une manière ridicule.

ENFAÎTEAU s. m. (an-fê-tô — du préf. *en*, et de *faîte*). Archit. Tuile creuse que l'on place sur le faîte d'une maison ou d'un mur.

ENFAÎTEMENT s. m. (an-fê-te-man — rad. *enfaîter*). Constr. Table de plomb que l'on place sur le faîte des maisons couvertes d'ardoises : *Des crochets de fer arrêtent et soutiennent les* ENFAÎTEMENTS. (Acad.)

— **Encycl.** Il y a des *enfaîtements* évidés à jour et ornés; ils forment un système de décoration fort gracieux qui commença d'être en usage à l'époque de l'architecture ogivale. Les cathédrales dont la couverture était en plomb présentaient souvent des *enfaîtements* de même métal, composés de trèfles formant une série ou guirlande continue; on en voit un modèle sur la cathédrale d'Exeter, en Angleterre; en France, les fleurs de lis alternaient quelquefois avec les feuilles de trèfle. Ces sortes de crêtes offraient plus de richesse encore et une plus grande complication d'ornements sur le faîtage du chœur. De tous les *enfaîtements* ornés qui avaient jadis été établis sur les édifices de Rouen, il n'existe presque plus rien aujourd'hui. Cependant on aperçoit encore une claire-voie de fer couronnant le faîte de la maison du XVe siècle qui forme l'encoignure de la rue Royale et de la rue Bourg-l'Abbé, laquelle dépendait du monastère de Saint-Ouen. Le comble aigu d'un bâtiment construit à l'époque de la Renaissance, et situé dans la cour de l'Albane, près de la cathédrale, dont il était autrefois le chartrier, se termine par un amortissement qui offre cette particularité d'une petite galerie à jour, faite de bois et de plomb.

L'immense cathédrale de Cologne est surexhaussée d'un magnifique *enfaîtement*. L'époque de la Renaissance, depuis Louis XII jusqu'à Henri III inclusivement, est le triomphe de ce genre de décoration, qui fut alors employé avec une sorte de profusion.

ENFAÎTER v. a. ou tr. (an-fê-té — du préf. *en*, et de *faîte*). Constr. Couvrir le faîte de : ENFAÎTER *une maison*.

ENFANCE s. f. (an-fan-se — lat. *infantia*, de *infans*, enfant). Période de temps qui s'écoule depuis la naissance de l'individu jusqu'au moment où il entre dans l'adolescence, c'est-à-dire vers l'âge de dix ou douze ans : *Dès la plus tendre* ENFANCE. *Les souvenirs de l'*ENFANCE. *Un ami d'*ENFANCE. *Le jeune Caton, durant son* ENFANCE, *semblait un imbécile dans la maison.* (Montesq.) *Les débauchés passent en un moment de l'*ENFANCE *à la vieillesse et se fanent en leur fleur.* (D'Ablanc.) *Les habitudes de l'*ENFANCE *et les préjugés de l'éducation s'emparent de nous avant que nous ayons le temps de réfléchir.* (Fén.) *Personne mieux qu'une mère ne peut s'occuper de l'*ENFANCE *de son fils.* (Mme Romieu.) *Ce que l'*ENFANCE *est pour chaque homme, elle l'a été pour le genre humain.* (Lamenn.) *L'état sauvage de la société est à l'état civilisé ce que l'*ENFANCE *est à l'état d'homme fait.* (De Bonald.) *On ne sort de l'*ENFANCE *que par degrés, et souvent on y retombe tout à coup.* (Cœuilhé.) *La première* ENFANCE *écoulée, un vif essor entraîne l'imagination vers la poésie.* (E. Littré.)

— Par ext. Enfants : *Les grâces de l'*ENFANCE. *L'*ENFANCE *est toujours apte à apprendre.* (J.-J. Rouss.) *L'*ENFANCE *n'est si heureuse que parce qu'elle ne sait rien.* (Chateaub.) *L'*ENFANCE *ne dissimule rien et se trahit sans cesse.* (Guizot.) *L'*ENFANCE *est naturelle... aimable.* (Le P. Félix.) *L'*ENFANCE ... *tous les âges, a son idiome, et ... ses élégances.* (Joubert.) *La ... meilleure école possible ...* ses ap... FANCE. (Vacherot.) *L'...ance comme avec abandon et ...* prodigieux et (P. Janet.) *Les ...* ...le. Vingt ans plus *jours été le ...* ...ualité de grand compo... *à l'*ENF... ...it que le dédain et l'oubli. ...ses, citons encore : Baptiste ... faisait applaudir sur le violon à ... quatre ans et mourut d'un coup de ... qui lui fut porté, par un camarade, ...ans une représentation théâtrale. Citons aussi ces deux *enfants* connus sous le nom des deux *Lazzaroni*, qui émerveillèrent Naples et Londres au siècle dernier et périrent, croit-on, d'un coup de tonnerre; ils n'avaient que sept ans.

Chez la plupart des artistes, des peintres, des sculpteurs, des poëtes, la vocation s'est révélée de bonne heure par des marques auxquelles il était impossible de se méprendre.

Ghirlandajo était obligé de renvoyer de son école Michel-Ange encore *enfant*, en lui disant : « Nous n'avons plus rien à t'apprendre! » Ce fut le hasard qui mit au jour les aptitudes de Canova pour la sculpture. Il était garçon pâtissier; un jour, en l'ab-